

Le discours social et ses usages

Régine Robin

Volume 2, numéro 1, avril 1984

Le discours social et ses usages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001976ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001976ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Robin, R. (1984). Le discours social et ses usages. *Cahiers de recherche sociologique*, 2(1), 5–17. <https://doi.org/10.7202/1001976ar>

Présentation :

Le discours social et ses usages

Analyse du discours, discours social, sociologie du langage, sociologie de la connaissance, sociolinguistique, on n'en finirait pas de recenser les disciplines ou les sous-disciplines qui se donnent pour objet, la production sociale du sens, la circulation des discours, leur compatibilité ou leur incompatibilité, leur réception, leurs effets d'hégémonie, de consensus et d'hétérogénéité. Ce domaine d'objet est à l'heure actuelle en crise.

Rien de bien étonnant à cela. Le terrain du discursif ayant vu converger en ses questionnements, ses problématiques et ses méthodes, les crises — parfois graves — de la linguistique, de la psychanalyse, de l'ensemble des sciences humaines, les reconfigurations de l'histoire comme discipline, pour ne pas parler des crises des divers marxismes. L'analyse du discours, tel un révélateur a souvent enregistré les premières fissures. Parfois, il est vrai, elle a été aussi la première à montrer les issues. Force est de constater qu'elle prend des chemins multiformes qui, sans doute, préparent les succès et les affrontements de demain. Car les problèmes de l'objet discursif sont théoriques, épistémologiques et non pas simplement techniques comme on le croit communément.

C'est délibérément que nous présentons au public cinq études très différentes qui touchent au champ du discursif et qui tentent explicitement ou implicitement de se situer dans les débats actuels. Il n'est pas possible dans le cadre de cette modeste introduction de repérer l'ensemble des problèmes qui se posent aujourd'hui à ce champ. Telle qu'elle se présente, cette introduction sera à la fois «trop» et «trop peu», comme toujours. Contentons-nous, — et cela nous permettra de présenter les différents travaux — d'en esquisser quelques uns.

P. Bourdieu, s'est récemment attiré les foudres de tous les linguistes en faisant une critique serrée de ce qu'il nomme, après M. Bakhtine, l'objectivisme abstrait de la tradition saussurienne : «la langue saussurienne, ce code à la fois législatif et communicatif qui existe et subsiste en dehors de ses utilisateurs (sujets parlants) et de ses utilisations (la parole), a en fait toutes les propriétés reconnues à la langue officielle»⁽¹⁾.

À l'étude de cette langue standardisée, neutre, non existante, P. Bourdieu va substituer l'étude de l'usage social de la langue, les rituels de «la magie sociale», les rapports de pouvoir, de violence symbolique dans la circulation inégalitaire des discours. Ce qui l'amène à questionner la pragmatique, et à la critiquer. «Tel est le principe de l'erreur dont l'expression la plus accomplie est fournie par Austin (ou Habermas après lui), lorsqu'il croit découvrir dans le discours lui-même, c'est-à-dire dans la substance purement linguistique — si l'on ne permet l'expression — de la parole, le principe de l'efficacité de la parole»⁽²⁾. La critique de P. Bourdieu est importante. Elle réactualise de vieux débats au sein de la linguistique et de l'analyse du discours, de vieilles polémiques entre sociolinguistes et spécialistes de la syntaxe en particulier. Cette critique entraîne, comme on le sait, la dissolution de l'objet «langue» au sens saussurien du système de règles qui transcende tous les usages et toutes les variations. Cet objet est-il un artefact inutile, un produit de l'habitus scientifique dominant ou figure-t-il au contraire la matérialité même, la base de toutes les réalisations langagières? Faut-il abandonner désormais, lorsqu'on aborde un texte, les analyses formelles en corpus qui mobilisent un savoir linguistique au profit d'une sociologie du langage ou des usages différentiels de la parole qui repèrent les lois de la légitimité, les rapports de force dans le langage? Vieux débat, faux problème? Quelques exemples pour mieux illustrer notre propos. En 1972, paraissait chez Hermann à Paris «Langages totalitaires» de J.P. Faye. En plus de sept cents pages captivantes, l'auteur nous faisait suivre le destin «des mots» de l'extrême-droite allemande dans l'espace discursif de la République de Weimar. Il nous montrait dans quelle complexité, confusion, cacophonie, les différents mots-clés, mots-déclics se retournaient, se désémantisaient, se resémantisaient, s'empruntaient en se dévoyant de l'extrême gauche à l'extrême droite, et à l'intérieur de l'extrême droite, comment, au plan discursif, avait pu émerger un discours faisant «la synthèse» de l'ensemble, le discours hitlérien. J.P. Faye ce faisant, empruntait analogiquement, pour ne pas dire métaphoriquement à N. Chomsky la notion «d'acceptabilité». Il entendait rendre compte de la façon dont le discours nazi avait fini par se rendre acceptable d'abord à l'ensemble de l'extrême-droite, ensuite à une grande partie de la nation

allemande. Ce qu'il cherchait, c'étaient des processus sous-jacents aux discours idéologiques. À aucun moment de sa démarche, J.P. Faye n'a recours à des procédures formelles, même pas à des phrases prédicatives fondamentales. Dans cette grande circulation discursive qu'il décrit, il n'y a pas de corpus clos, de systématisme en langue.

Plus près de nous Patrick Tort analyse les avatars de l'évolutionnisme et du Darwinisme social⁽³⁾. Il tente de mettre à jour des *complexes discursifs*, c'est-à-dire «des complexes de discours (comme) réseau ouvert de déterminations discursives ou transdiscursives qui ne se laissent pas limiter dans leurs opérations ni par des clôtures de la disciplinarité, ni par celles de la périodisation liée à la pratique courante de l'histoire des régionalités intellectuelles»⁽⁴⁾. Ce qu'il tente de penser, c'est le réseau des compatibilités et des incompatibilités entre une logique discursive et une autre, en récusant le continuisme et la discontinuité. Pensée neuve qui apporte beaucoup au champ discursif, l'étude de P. Tort — là encore ne s'appuie pas sur la langue ni sur des procédures formelles.

À l'autre pôle, le récent travail de J.J. Courtine⁽⁵⁾. En plus d'un riche déploiement de concepts (interdiscours, discours transverse, énoncé divisé, domaine de mémoire, etc) J.J. Courtine fait reposer son analyse sur un ensemble de phrases comportant en surface le schème «c'est que» Il écrit : «Notre démarche s'écarte ce faisant des analyses de type «harrissien élargi» de même que des analyses du procès d'énonciation en discours: ce n'est en effet ni une liste de mots pivots, ni une grille de «marques énonciatives» qui va constituer l'entrée du traitement discursif proprement dit, mais un ensemble de couples associant ici une formulation, une forme syntaxique déterminée (la thématisation c'est... que) et un contenu lexico-sémantique donné...»⁽¹⁶⁾. J. Guilhaumou et D. Maldidier, dans un autre travail que celui que nous présentons aujourd'hui, portant sur «Du pain et X» mot d'ordre souvent entendu dans les événements qui jalonnent la Révolution française, fixent leur attention sur la structure syntaxique de la coordination. Ils écrivent : «l'analyse discursive du thème des subsistances au 18^e siècle en France, fait apparaître de 1789 à 1795 une série d'énoncés comportant la séquence «Du pain et X». Cette structure de coordination balise des moments forts du processus révolutionnaire. Un phénomène grammatical semble attester l'émergence de nouvelles significations dans le champ des discours révolutionnaires. C'est à travers la coordination que le cri traditionnel du peuple «Du pain!» s'inscrit dans l'espace politique...»⁽⁷⁾. F. Gadet montrait récemment à quel point la langue et le discours sont indissociables, car certains concepts grammaticaux mettent en jeu de façon privilégiée

un rapport au discours, telles les notions d'ambiguïté, de paraphrase, d'ellipse, de séquentialité. De même, poursuivait-elle, certains faits de langue sont décisifs dans l'approche du discursif : l'anaphore, la connexion, la détermination. Elle insistait sur le fait suivant : « Ces questions dont certaines supposent une réflexion sur les conditions linguistiques d'autonomisation d'une séquence linguistique, ont été largement abordées par les grammairaires de texte et les différentes théories du texte. Une réflexion, désormais « historique » sur le rapport entre langue et discours, est l'étude des deux types de relatives (appositive et déterminative) : elle présente, à partir des discours, des interrogations sur les traitements proposés par les grammairaires »⁽⁸⁾.

Langue/discours, discours/langue, l'objet langue est-il incontournable pour qui s'intéresse au discours? Les auteurs de la présente publication se situent différemment dans ce débat. J. Guilhaumou et D. Maldidier maintiennent dans leur « analyse discursive d'une journée révolutionnaire : 4 septembre 1793 », un moment d'analyse formelle, puisqu'ils travaillent sur un corpus, les procès-verbaux de la journée du 4 septembre 1793 dans 3 grands journaux de la période, *Le Mercure universel*, le *Journal de Perlet* et le *Journal de la montagne*. Ils s'intéressent au discours rapporté, que ce dernier soit direct, ou qu'il se présente sous la forme indirecte. En examinant la réalisation d'un schème fondamental, ils montrent que les modalités du discours rapporté constituent des axes de langage différents, mettant en jeu des dispositifs langagiers différents et ayant des effets discursifs propres. Ce schème fondamental et ses réalisations, ils le mettent en rapport avec l'intra-texte et avec le co-texte. Il faut entendre par co-texte non pas un simple contexte historique, ni même un simple contexte linguistique des énoncés du corpus. Le co-texte est constitué par l'ensemble des énoncés dispersés dans la synchronie à laquelle on a affaire, ou encore dispersés dans l'archive sur laquelle on travaille. Il faut entendre par intra-texte le rapport entre les séquences d'énoncés rapportés ainsi obtenues, et les relations que ces séquences entretiennent avec le fil du texte, et ceci en deux axes. L'axe de la situation d'énonciation (mise en place des indications spatio-temporelles etc), et l'axe de l'organisation du récit. Dans cette analyse, même si le moment formel n'est ni inaugural, ni clos puisqu'il réfère à une dissémination d'énoncés réalisés autrement que dans le corpus d'analyse (le co-texte), il reste que c'est par l'examen des réalisations du schème formel des modalités du discours rapporté que des conclusions vont pouvoir s'ébaucher et de nouvelles questions vont pouvoir être posées à l'ensemble du co-texte. La matérialité de la langue a été fortement prise en considération. Il en est de même,

pour G. Bourque et J. Duchastel travaillant à partir du logiciel Deredec qui permet «la description des structures syntaxiques des phrases écrites en français courant». Ils se donnent comme corpus, les discours du budget de la période de M. Duplessis au Québec de 1936 à 1960. Le traitement linguistique va leur permettre d'isoler deux formes syntaxiques. D'une part, la liaison entre le thème et le propos: «La notion de thème ici retenue correspond à la raison pour laquelle la phrase a été construite ; le propos renseignera sur ce qui est dit de la réalité thématisée» ; d'autre part, la détermination. Or à l'examen, cette interrogation en *langue* s'avère productrice du sens idéologique et social du discours duplessiste. Alors que la détermination renforce dans ce type de discours tout ce qui relève de la société traditionnelle, le propos lui, encode ce qui relève d'une idéologie bourgeoise. Non seulement ce discours est dualiste, hétérogène, ses énoncés sont divisés, de l'autre y contamine perpétuellement le même, mais seul le passage en langue permet de jeter les premières hypothèses sur les fonctionnements, les processus langagiers de ce dualisme idéologique et discursif.

Ce dualisme du discours duplessiste pourrait peut-être se penser dans la problématique que M. Tort vient récemment d'énoncer à partir des complexes discursifs. Lieux d'entrecroisements, de démarches discursives multiples, les complexes discursifs élaborent eux-mêmes et en eux-mêmes «les conditions d'apparition de (leur) crise spécifique et (leur) éclatement logique...»⁽⁹⁾. Ne pourrait-on pas penser que ce dualisme rend compte à la fois de la logique traditionnelle du Duplessisme et d'une logique libérale, autre, qui vient de l'intérieur miner les anciens énoncés, sans qu'à la surface du discours, les contradictions apparaissent comme antithétiques. Cela permettrait de rendre-compte à la fois des consensus très forts autour du discours duplessiste et de l'écroulement de ces complexes discursifs après la mort du Chef. La mise en évidence de ce dualisme est heuristique en ce sens qu'elle permet de déplacer les questions traditionnellement posées aux formations discursives québécoises pendant la période duplessiste.

Les travaux de Marc Angenot et les miens s'inscrivent dans une autre direction de questionnement et de recherches. S'ils ne rejettent pas l'objet-langue (j'ai longtemps travaillé sur corpus et dans une recherche récente sur la culture soviétique des années 30, je reprends par moments des analyses reposant sur une structure syntaxique), ce n'est pas cet objet qui nous retient ici.

Marc Angenot tente de produire une théorie «du discours social». Au pandiscursivisme, il oppose la recherche des règles

discursives qui organisent dans une société donnée les productions de discours. Son travail théorique vise à la mise à jour des traits de l'hégémonie discursive comme «forme douce» de la domination, comme ensemble des idéologèmes irréductibles du vraisemblable social dans un état de société, comme pratique thématique incontournable, comme système des tabous et des censures, du non dit, de l'impensable ou de l'impensé de cet état de société, comme domination discursive sous la forme de l'idéologie dominante et sous la forme des genres et des rhétoriques légitimes. Ce travail de déchiffrement théorique s'appuie très largement sur les concepts de P. Bourdieu (*habitus*, *champ*, *légitimité*) dont nous aurons à reparler. Dans cette introduction, et pour préciser ces notions, disons que le discours social ne saisit que du cacophonique et de l'hétérogène et que Marc Angenot cherche à ordonner cette cacophonie, non pas en la réduisant à de l'un, à de l'homogène, à un *Zeitgeist*, à une structure lisse sans aspérités ni contradictions. Au contraire. Il s'agit de montrer comment des contradictions multiformes et hiérarchisées prennent sens et place et comment cette cacophonie devient polyphonie orientée sans qu'il y ait conscience du phénomène, ni chef d'orchestre assignant une place discursive à chacun.

Postuler cet objet n'est pas tomber dans ce que J.J. Courtine et J.M. Marandin appellent le ratage de l'hétérogène par «la tradition d'analyse socio-linguistique du discours, (saisie d') un ensemble différentiel, purement contrastif, s'individuant par proximité ou écarts d'autres types de discours, (saisie d'), une répétition parallèle, relevant d'une dialectologie politique prenant la forme taxinomique d'une botanique ou d'une zoologie des genres et des espèces discursifs»⁽¹⁰⁾.

S'il y a discours social au-delà des discours sociaux, c'est parce que l'autre travaillant le même, et l'hétérogène travaillant le doxique, quelque chose se met en place qui est de l'ordre de la domination discursive — à ne pas confondre avec la simple domination idéologique. Encore faut-il se donner les moyens théoriques de penser ces dominations autrement que dans le ressassement et le ratage de l'hétérogène, autrement aussi que dans le formalisme et un luxe, une efflorescence conceptuelle qui souvent redit «dans la mode» ce qu'on savait déjà, ou croit réinventer le «vrai» alors qu'elle ne fait que régler de vieux comptes. L'objet discursif touche au politique, et aucun appareillage formel ne fera disparaître cette liaison⁽¹¹⁾.

J'ai essayé dans «la circulation de la parole publique et ses risques» en tenant compte des apports de la pragmatique et de l'in-

teractionnisme (tout en critiquant l'un et l'autre) de cerner les mécanismes du contrôle discursif, de voir comment, dans une société démocratique où la surface de l'espace social discursif se donne comme égalitaire, ressortit le jeu des légitimités du droit à la parole. Qui peut parler et d'où parle-t-on? qui a «l'aisance» de la parole et qui est «gêné»? qu'est-ce qui se passe dans une assemblée de parole, comment se fait l'interaction et dans quel sens? quel type de rapport de pouvoir s'y effectue? J'ai voulu faire ressortir les rouages normés de la magie sociale dont parle P. Bourdieu et ce, en n'assimilant pas un discours d'assemblée aux effets conversationnels si chers à l'Ethno-méthodologie⁽¹²⁾. Je n'ai pas recouru pour ce faire à des analyses formelles, j'ai simplement fait une analyse de la gestion du temps de parole de chacun des protagonistes, des rituels de salutation, de présentation de soi et de remerciements, des incidents qui ponctuent le discours d'assemblée, depuis la gaffe dite insignifiante jusqu'à l'incident grave — objet plus sociologique que linguistique si l'on veut mais à quoi servent ces partages? B. Sokoloff enfin, consacre sa recherche à la critique de l'ouvrage de M. Pêcheux «Les Vérités de la Palice»⁽¹³⁾, M. Pêcheux aurait sans doute été d'accord avec nombre de ses critiques et propositions. Depuis longtemps, il avait dépassé ou abandonner cette problématique. Il suffit de lire l'ouvrage qu'il a écrit en collaboration avec F. Gadet «La langue introuvable»⁽¹⁴⁾, ou l'introduction qu'il avait faite au no. 62 de la Revue «Langages»⁽¹⁵⁾ pour mesurer le chemin parcouru. L'article de B. Sokoloff est critique, elle montre très bien par là, l'importance, la place de M. Pêcheux dans tout ce qui avait trait au discursif. B. Sokoloff tente de faire sortir l'analyse du discours en crise par le recours à des concepts empruntés à la psychanalyse. C'est encore une autre voie de l'analyse du discours.

Deuxième problème (que nous ne ferons qu'effleurer pour ne pas alourdir notre introduction) auquel se trouvent confrontés tous ceux qui travaillent sur le terrain du discursif, celui de la mise en travail du concept d'idéologie. La plupart des chercheurs qui publient dans ce numéro ont senti la nécessité de recourir à des concepts intermédiaires plus souples, plus immédiatement heuristiques, moins chargés d'une longue histoire polémique — concepts intermédiaires, c'est-à-dire travail sur les médiations. Je n'en veux pour preuve que le recours à la notion de «savoir» emprunté à M. Foucault dans l'article de J. Guilhaumou et D. Maldidier «Un savoir, c'est ce dont on peut parler dans une pratique discursive qui se trouve par là spécifiée : le domaine constitué par les différents objets qui acquèreront ou non un statut scientifique... un savoir c'est aussi l'espace dans lequel le sujet peut prendre position pour

parler des objets auxquels il a affaire dans son discours; un savoir c'est aussi le champ de coordination et de subordination des énoncés où les concepts apparaissent, se définissent, s'appliquent, se transforment»⁽¹⁶⁾. Pour J. Guilhaumou et D. Maldié cette catégorie est «intermédiaire entre discours et idéologie». Elle permet un rapprochement entre la sociologie du savoir et la tradition marxiste. La catégorie active sera celle de «Savoir politique jacobin» comme catégorie plus fine que celle d'Idéologie jacobine. Le savoir jacobin n'est pas simplement l'articulation de plusieurs formations discursives en relation d'extériorité. «Les limites du savoir politique jacobin ne sont autres que les limites du politique, tel qu'il se forme dans la série des événements révolutionnaires. Le savoir politique jacobin est une réalité dynamique organisatrice du politique dans l'espace public, une série d'actes autoconstitutifs et traduits dans le langage populaire de ses porte-paroles» écrivent les auteurs. Autre catégorie intermédiaire, les catégories d'Habitus et celle de légitimité; empruntées à P. Bourdieu. Marc Angenot fait grand cas de la notion d'Habitus comme «système de dispositions durables, transposables intégrant toutes les expériences passées, fonctionn(ant) à chaque moment comme une matrice de perceptions, d'appréciations et d'actions et rend(ant) possible l'accomplissement de tâches infiniment différenciées⁽¹⁷⁾. L'espace des habitus est un espace intermédiaire (toujours ce travail sur la médiation) entre l'espace des données économique-sociales fondamentales, et l'espace des styles de vie⁽¹⁸⁾» c'est l'intermédiaire comme l'écrit M. Angenot entre les conditionnements économiques et la symbolisation.

Encore faudrait-il ne pas réduire «l'habitus» à des conditionnements de type behavioristes et ne pas confondre les fonctionnements symboliques et les modalités de l'assujettissement idéologique. Ce rapport délicat entre une théorie du sujet et une théorie des pratiques est au cœur de la réflexion de B. Sokoloff.

Cet espace est d'autant plus important à cerner, à catégoriser, que comme l'écrivent G. Bourque et J. Duchastel toute une production discursive épistémologique à l'heure actuelle se meut dans le pan-symbolique ayant abandonné toute pensée de la causalité, de la détermination. Le représentant le plus typique et le plus brillant de ce courant serait M. Sahlin qui part en guerre contre ceux qu'il appelle les tenants de «La raison utilitaire», auxquels il oppose «La raison culturelle».

«Il pose comme qualité distinctive de l'Homme non pas le fait qu'il doit vivre dans un monde matériel, condition qu'il partage avec tous les organismes, mais le fait qu'il vit conformément à un

schème signifiant qu'il a lui-même forgé, ce en quoi il est unique. Par conséquent, il pose comme qualité décisive de la culture — laquelle confère à chaque mode de vie les propriétés qui le caractérisent — non pas le fait que cette culture doit se conformer à des contraintes matérielles, mais que ceci se produit suivant un schème symbolique déterminé qui n'est jamais le seul possible. Pourtant, l'on peut dire que c'est la culture qui constitue l'utilité»⁽¹⁹⁾.

Renversement néo-Kantien de l'image du rapport entre infrastructure et superstructure! Le concept d'Habitus permet précisément de faire le lien entre les pratiques «utilitaires» et les processus de symbolisation, car l'habitus est à la fois structuré et structurant. Intériorisation de l'extériorité, passé qui survit dans l'actuel, matérialisation de la mémoire collective, nécessité faite vertu, culture incorporée, l'habitus est le premier niveau de sémantisation des pratiques, qui va permettre de rendre compte de l'émergence du discours social. Travail sur les médiations avon-nous dit. En ces temps de rejet intégral du marxisme ce travail modeste, et patient, loin des modes intellectuelles est en quelque sorte tonique. Il prépare les voies, quand, revenus d'un moment de viscéralisation du politique, les esprits auront à nouveau envie ou besoin de théoriser, de comprendre les divers enjeux sociaux. Parmi ces enjeux, le pouvoir des mots, les rapports de pouvoir dans et par le langage, les stratégies de domination et de contrôle discursif, les résistances aussi, et les voies discursives qu'elles empruntent. Le terrain du discursif à l'heure actuelle est miné. Pris dans le pandiscursivisme des épistémologies majoritaires, il oscille entre l'ultra-formalisme et la conversation-de-salon-de thé sur le langage. Il s'agit de le retremper à ses sources sociales, à ses migrations et disséminations multiformes, à ses circulations et retournements complexes, à son épaisseur co-textuelle et contextuelle, à ses hiérarchies de légitimité, à ses vecteurs d'hégémonie et ses points de résistance. Sortir du *brouhaha idéologique*, et de l'*à peu près*. Retrouver le discours comme pratique dans ses champs, ses pratiques, ses matérialités, ses «domaines de mémoire»⁽²⁰⁾ qui l'ancrent dans l'histoire dans ses discontinuités, ses répétitions-ressassements, ses hétérogénéités. Réel de la langue, réel de l'histoire, le réel de la langue dans le réel de l'Histoire, en effet c'est bien là, l'enjeu de l'objet discours.

Troisième problème auquel l'analyse du discours est confrontée et qui est abordé de biais dans les différents articles que nous proposons, le statut de la domination dans le discours. On a souvent reproché à l'analyse du discours de ne s'intéresser qu'à des textes institutionnellement dominants, corps de doctrines, discours de partis, discours de la religion officielle ; de négliger l'oral, le

conversationnel, la bribe ou plus simplement l'illégitime, le populaire. On a voulu sortir d'une théorisation qui présentait les formations discursives closes sur elles-mêmes, se faisant face chacune dans sa fermeture. On sait qu'en réalité il n'y a pas de clôture. J.J. Courtine a insisté sur l'importance de l'altérité dans les formations discursives en introduisant la catégorie «d'énoncé divisé» comme «caractérisant le fait qu'une formation discursive est constitutivement hantée par son autre : la contradiction motrice ne résulte pas du choc de «corpus contrastés» censés véhiculer chacun l'homogénéité des antagonismes»⁽²⁰⁾. M. Pêcheux avait insisté, de son côté sur une relecture des idéologies dominées en niant qu'elles soient «le simple reflet inversé de l'Idéologie dominante, (qu'elles) constitueraient des sortes de germes indépendants : elles naissent au lieu même de la domination idéologique, sous la forme de ces multiples failles et résistances dont l'étude discursive concrète suppose de saisir à la fois l'effet du réel historique qui dans l'inter-discours, fonctionne comme causalité hétérogène, et l'effet du réel syntaxique qui conditionne la structure intérieurement contradictoire de la séquence intra-discursive»⁽²²⁾. Si le «populaire» se constitue bien non pas en face mais dans les lieux mêmes de la domination, le travail sur les médiations, sur les procédures de contrôle discursif, sur la dualité des discours politiques (leur division), sur les mécanismes de constitution de l'hégémonie est décisif à l'heure actuelle ce que laisse aussi entendre B. Sokoloff dans sa critique des «Vérités de la Palice», G. Bourque et J. Duchastel dans la constatation de la dualité des discours Duplessistes, moi-même quand je montre l'émergence de la parole illégitime en pleine assemblée de commission parlementaire, J. Guilhaumou et D. Maldidier lorsqu'ils rendent compte des avatars de la pétition populaire et de sa reprise dans les formulations de l'appareil politique, c'est aussi ce que vise Marc Angenot à la recherche des mécanismes de la doxa et de la résistance à la doxa. Émergence du populaire dans les lieux mêmes de l'hégémonie. Encore ne faut-il pas verser dans un néo-populisme si cher aux Intellectuels sûrs-d'être-dans-la-légitimité et dans les circuits restreints des instances de légitimation. Le dernier livre de J. Rancière est à mes yeux le meilleur exemple d'une critique qui manque totalement le travail de sape entrepris par P. Bourdieu⁽²³⁾. J. Rancière était mieux inspiré me semble-t-il, lorsque, critiquant A. Glucksmann⁽²⁴⁾ il dénonçait «La pastorale du non pouvoir» et loin de croire que Marx avait inventé un prolétariat imaginaire, contre le vrai peuple, il reprochait à A. Glucksmann sa notion de «plèbe» idéale, bonne à résister, mais ne devant jamais prendre le devant de la scène historique. Nulle part ne se joue le conflit du pouvoir et du non pouvoir. Partout la tâche étatique se heurte non à la plèbe mais

à des classes, des corporations, des collectivités avec leurs règles, leurs formes de reconnaissance et de démocratie mais aussi d'exclusion voire d'oppression. La résistance plébéienne que les ouvriers papetiers opposent au 18^e et au 19^e siècle aux réglementations des pouvoirs-monarchiques et républicains — c'est la défense d'une liberté ouvrière qui comporte aussi de rançonner les apprentis. La Commune de Paris se prépare dans la gestion tatillonne des sociétés, des institutions et des marmites ouvrières ; elle se déroule au milieu des cris d'une plèbe bellevilloise avide d'énergie étatique et des bavardages de petits bourgeois ergotant sur le compte-rendu et leurs interventions à l'*Officiel*. Les discours d'en bas sont encore des discours de pouvoir et c'est par rapport à cette réalité que l'on peut penser la position de discours comme celui de Marx...»⁽²⁵⁾.

L'analyse du discours dans sa recherche de l'émergence du populaire, de la résistance à la domination, doit éviter en effet de constituer le peuple comme l'envers fantasmatique des bourgeoisies et le penser lui-aussi dans la contradiction, les rapports de pouvoir et l'hétérogénéité discursive⁽²⁶⁾. Reste que deux des communications traitent de la société québécoise. Conçu de ce côté de l'Atlantique, la publication que nous présentons, se devait de réfléchir plus spécifiquement sur les productions discursives au Québec et sur leur spécificité éventuelle. Elles s'insèrent donc dans des débats qui sont propres à l'historiographie et à la scène politique québécoise : statut du discours duplessiste, position en face de jugements de valeur portés et sur le personnage historique et sur l'ensemble de la période (grande noirceur ou pas, etc) statut du Welfare State au Canada et au Québec et de l'inflation de discours qui ont fleuri à propos de «la participation» à l'orée des années 70. L'analyse de discours se voit donc aborder une triple tâche : conceptualiser le champ du discours dans son hétérogénéité et dans l'émergence de son discours social, affiner ses propres procédures d'analyse (linguistiques, sociologiques, historiques) pour rendre compte d'affrontements discursifs dans la sphère du légitime et dans la résistance des discours illégitimes, rendre compte enfin de la spécificité des productions discursives dans les ancrages historiques et culturels qui leur sont propres. Triple tâche ouverte à nos incertitudes.

Régine Robin

(1) P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*. Paris, Fayard, 1982, p. 26

(2) P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 105.

(3) P. Tort, *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier 1983.

(4) P. Tort, *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier 1983.

- (5) J.J. Courtine, *Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens*, thèse de 3^e cycle, publications de l'Université de Paris X-Nanterre, 1980
on trouvera de longs extraits de ce travail dans :
«Analyse du discours politique», *Langages* (n° 62, Juin 1981) : 9-128
- (6) J.J. Courtine, travail cité dans *Langages*, p. 78
- (7) J. Guillaumou, D. Maldidier : «Coordination et Discours: «Du pain et X» à l'époque de la Révolution française», article à paraître, Paris.
- (8) F. Gadet «Un rapport fondamental à la question de la langue» in «*Matériaux pour le livre blanc sur la recherche en Linguistique*», à paraître, Paris.
- (9) Patrick Tort, ouvrage cité, p. 51.
- (10) J.J. Courtine et J.M. Marandin «Quel objet pour l'analyse du discours?» in *Les matérialités discursives*, 1981, Presses de l'Université de Lille, p. 24.
- (11) Un mot sur ce que j'entends par là. Les productions dans le champ de l'analyse du discours sont souvent très polémiques et très violentes. Ce qu'il y a d'étrange c'est que l'objet discours est souvent un objet duplicateur, lisant en creux le politique. Les «trouvailles» de l'analyse du discours sont souvent des remaniements conceptualisés au niveau de la langue et du discours, de remaniements politiques. Or les temps d'aujourd'hui sont fertiles en ce genre de remises en question. De là, tout un luxe formel et conceptualisé — qui sert à conforter les visions du chercheur. Je ne connais pas d'exemple où en analyse du discours quelqu'un ait écrit «Je me suis trompé — je croyais que le parti X mentait, ou se mouvait dans l'imaginaire, ou la doxa, mea-culpa ce n'est pas vrai. Mes analyses prouvent le contraire» Jamais. On déplace les questionnements, on déplace les objets mais c'est qu'on s'est déplacé politiquement. Loin de moi l'idée de penser du mal des déplacements politiques et des nouveaux questionnements concernant l'objet discursif! Il faudrait cependant tenter de penser ce non dit. Pour ne prendre qu'un exemple, lorsque J.J. Courtine écrit «l'Instituteur et le militant : contribution à l'Histoire de l'analyse du discours en France» (i.e. *Archives et documents de la S.H.E.S.L. n° 2, 1982*), moi, qui avec d'autres ai été à l'origine de l'analyse du discours en France, je ne me reconnais pas dans cette reconstitution purement politique. Cette reconstitution est pour moi largement du «roman familial», loin des questionnements qui étaient les nôtres dans les années 60. Ce qui n'empêche pas que je tiens les efforts de J.J. Courtine en analyse du discours, par ailleurs, pour importants. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens général de ma remarque. Elle vaut pour nous tous.
- (12) On trouvera une discussion intéressante à ce sujet dans le travail de B. Conein «Parler en assemblée : remarques pour une analyse du discours public» dans «La rhétorique du discours, objet d'Histoire», *Bulletin du Centre d'Analyse du discours* (n° 5, 1981) : 65-104.
- (13) M. Pêcheux, *Les vérités de la Palice*, Paris, F. Maspero 1975.
- (14) F. Gadet et M. Pêcheux «La langue introuvable», Paris, F. Maspero 1981.
- (15) M. Pêcheux «L'étrange miroir de l'analyse de discours» in *Analyse du discours politique, Langages* (n° 62, juin 1981) : 5-8.
- (16) M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 238.
- (17) P. Bourdieu *Le sens pratique* — Paris, ed. de Minuit 1980, p. 88.
- (18) P. Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Ed. de Minuit 1979, p. 139.
- (19) M. Sahlins, *Au cœur des sociétés : raison utilitaire et raison culturelle*, Paris, Gallimard 1976, p. 8.

- (20) Notion que J.J. Courtine fait travailler de façon intéressante et qu'il emprunte à M. Foucault dans «L'Archéologie du savoir». Il conviendrait d'ajouter que depuis un certain temps les historiens et les sociologues travaillent sur cette notion de «mémoire discursive», «de forces», de «pesanteur». D'une certaine façon «l'Habitus» de P. Bourdieu, comme Histoire incorporée, y touche également.
- (21) cité par M. Pêcheux «L'étrange miroir de l'analyse de discours», in *Analyse du discours politique, Langages* (n° 62, juin 1981), p. 617.
- (22) M. Pêcheux, *ibid.*, p. 718.
- (23) J. Rancière, *Le philosophe et ses pauvres*, Paris, Fayard, 1983.
- (24) A. Glucksmann, *La cuisinière et le mangeur d'homme*, Paris, Le Seuil, 1975.
- (25) J. Rancière «La Bergère au Goulag», *Les révoltes logiques* (n° 1, hiver 1975) p. 103.
- (26) Notons que nombre d'Historiens travaillent à l'heure actuelle sur l'émergence du populaire dans son hétérogénéité. Mentionnons en particulier le beau livre de C. Ginzburg *Le fromage et les vers, l'univers mental d'un meunier italien au XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980.
et les *Intermédiaires culturels*, actes du colloque du centre méridional d'Histoire sociale des mentalités et des cultures, (1978) publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 1981.